

Vu du cosmos

PAR NATHALIE BACHAND

Partout, constamment, nous sommes vus, glissant sous l'attention de quelqu'un ou de plusieurs – voire de quelque chose. Dans la foulée, nos mouvements sont parfois simplement captés, sans autre regard que celui de l'œil aveugle d'une caméra. *Le cosmos dans lequel nous sommes* de l'artiste montréalais Pascal Dufaux, présenté à Sporobole¹ en juillet et août 2010, rassemblait dans un même espace quelques-unes de ces caméras regardantes. Deux dispositifs électromécaniques rotatifs par lesquels trois caméras de surveillance se mouvaient, balayant l'espace à intervalles réguliers, nous incorporaient d'emblée, dès l'entrée, dans leur système. L'exposition comprenait également une série de photographies grand format tirées des captations de l'une des machines.

À rebours. *Le cosmos...* est la version augmentée d'une proposition qui fut présentée chez Joyce Yahouda en mai 2010. La « Sculpture vidéo-cinétique#2 », qu'on a pu voir une première fois à Montréal, agit telle la métaphore d'un univers qui nous incorpore dans son système de captation évoluant en de lentes révolutions hypocycloïdales.

Le dispositif capte l'espace pour en retransmettre l'image-mouvement, qui se trouve alors projetée sur le mur à grande échelle et en temps réel. À cela s'est ajouté un nouveau dispositif : la « Sculpture vidéo-cinétique#3 ». Précisons que cette dernière, telle que vue à Sporobole, était une version prototype, alors que la version finale fut exposée à Marseille dans le cadre du 23^e *Instants vidéo* à l'automne 2010. Ce troisième dispositif non seulement nous intègre, semblablement à la « Sculpture vidéo-cinétique#2 », mais il s'intègre lui-même dans sa propre captation spatiale. Il est double, il fonctionne comme un monstre à deux têtes qui, sporadiquement et sans aucune intentionnalité, en arrive à un point du système rotatif où les caméras se rencontrent et s'embrassent du regard, dans l'étrangeté et l'indifférence les plus totales. Le « regard » de ces caméras nous est retransmis par deux écrans de petits formats, placés côte à côte et sur lesquels nous pouvons suivre le mouvement rotatoire du système qui, tout en observant son environnement, s'observe également lui-même.



Pascal Dufaux, *Le cosmos dans lequel nous sommes* (Sculpture vidéo-cinétique#3), Sporobole, 2010. Photo : Pascal Dufaux.

Alors que la subjectivité du regard « autre » nous renvoie, du fond de son œil-miroir, une infinité de facettes de nous, il y a dans la captation indifférente de la caméra cette particularité de nous trouver devant une image neutre de nous-mêmes – une image redonnée avant même d'être perçue, avant même de faire l'objet d'un processus perceptif subjectif. *Le cosmos...* instaure un rapport qui, sans être de l'ordre d'un échange réel, réussit néanmoins à activer un certain bagage perceptivo-émotif. Nous regardons ces systèmes de caméras regardantes dans un rapport d'altérité semblable à celui qui constamment nous travaille et, pourtant, nous ne sommes devant rien qui évoque le vivant, si ce n'est que ces dispositifs automates parviennent à éveiller en nous le sentiment d'une intentionnalité x.

À rebours encore. *Le cosmos...*, tel que vu à Sporobole en juillet dernier, figure le troisième temps dans l'évolution d'un dispositif initial, « Radiant ou L'origine du regard »², présenté à Oboro en janvier-février 2008. Ce dernier dispositif suggérait le rôle actif d'un sujet – notamment par la présence d'un banc où l'on aurait pu vraisemblablement s'asseoir et autour duquel évoluait, en un lent mouvement rotatif, une caméra vidéo appareillée d'un système d'éclairage au néon blanc. « Radiant » se positionnait comme une machine-témoin cherchant à mesurer le rayonnement visuel entre l'œil et le point exact où se pose le regard, traçant une ligne imaginaire le long de laquelle serait captée l'image de ce vecteur de liaison au monde, d'où la portion photographique de cette précédente exposition, présentant des captations panoptiques de l'espace de la galerie, lui-même altéré par la luminosité particulière émanant de la machine. Cette dernière, d'une présence esthétique très forte – rétrofuturiste clinique, chrome, métal-miroir, plexis –, révélait alors ses profondes attaches à la sculpture, ce qui

Pascal Dufaux, *Le cosmos dans lequel nous sommes* (Sculpture vidéo-cinétique#3), 23^e *Instants Vidéo*, Marseille, 2010. Photo : Pascal Dufaux.

est toujours le cas, avec au surplus la part d'immatérialité qui devient de plus en plus importante, jusqu'à prendre valeur de matériau.

Les deux derniers dispositifs du *Cosmos...*, présentés à Sporobole, fonctionnent également sur la base de systèmes rotatifs, mais ils se sont à la fois complexifiés et indifférés au regard d'un possible sujet. Surtout, ils sont devenus vecteurs de flux perpétuels, structures porteuses d'un *streaming* d'images-mouvements, de cycles circulaires de captation/projection. À l'ère de la circulation incessante des informations, du capté/retransmis en simultané et en continu, en vu et en revu, que reste-t-il de l'intimité du regard, sinon une idée en papier quelque part dans les archives ? S'agit-il dorénavant d'un fantôme vieillot, d'un fantôme qui prend poussière dans une chambre fermée à clé ? Je sais, j'exagère. N'empêche, à la lumière de l'écran et de nos identités redoublées, formatées

droit d'utiliser des extraits de captation par vidéo-surveillance en divers lieux publics, extraits sur lesquels les visages ont été préalablement effacés. Manu Luksch retourne cette contrainte en résolution, faisant de l'effacement des visages un parti pris à la fois artistique, esthétique et conceptuel, les remplaçant par des pastilles colorées. Soulignons que CCTV⁵ U.K., à l'origine des images de Luksch, est reconnu pour receler plus de caméras de vidéosurveillance par personne que n'importe où ailleurs dans le monde. Si le rôle généralement entendu de ces machines-témoins est de produire de la matière-témoin, ce n'est pas le cas du *Cosmos...* qui, au contraire, vient déplacer cette logique. Alors que Luksch détourne la contrainte inhérente au matériau, Dufaux renverse la fonction même de la machine.

Le cosmos dans lequel nous sommes n'est pas dans la matérialité du document vidéo ou d'une

propose en retour un mode de représentation où les choses tranquillement existent, dans le désintéressement et la confiance du détachement.

Faisant l'expérience du *Cosmos...*, nous sommes dans une sorte d'expectative de voir ce que voit l'œil-caméra. Il est difficile, évoquant ces termes, de ne pas penser à *L'homme à la caméra* (1929) de Dziga Vertov, bien que nous en soyons loin dans l'intention ou plutôt la non-intentionnalité qui caractérise le comportement des dispositifs de Pascal Dufaux. Ici, le monde s'écoule à l'écart des actions signifiantes qui structurent la vie active, alors que le film de Vertov nous montre un monde multiplié par le flot d'images qui le constitue et le transporte dans sa propre trame temporelle, du lever du jour à la tombée de la nuit. Une journée « moderne », captée et accélérée en *cut & paste*. *L'homme à la caméra* est lui-même regard, l'œil s'ouvre et se referme en une suite segmentée, s'avance à travers la matérialité des choses, rencontre leur opacité. Leur mystère est matière, *immatière*. Les caméras captent tout, rien n'est laissé. Puis on ferme les yeux, on fait nuit, on imagine. En l'absence du regard, il y a le monde qui continue et le cosmos qui demeure – au-dehors comme à l'intérieur – sans surveillance. ◀



Pascal Dufaux, *Radiant ou l'origine du regard* (Sculpture vidéo-cinétique#1), Oboro, 2008. Photo : Paul Litherland.

sur le Web 2.0, cela n'est peut-être pas aussi extravagant qu'il n'y paraît à vue d'œil. Nous finissons invariablement par métaboliser les changements de paradigmes qui ont lieu, qu'ils soient à l'échelle nano-micro ou à vitesse 0,001. L'intégration s'étant amorcée, la constance d'un regard posé sur soi n'incommode plus personne, il devient la norme.

Les systèmes publics de captation demeurent, la plupart du temps, hors de vue. Ils se déborent à notre attention, distraits que nous sommes par la vie. Néanmoins, des caméras de vidéosurveillance installées un peu partout dans les centres urbains nous filment constamment, enregistrent une multitude d'images qui, le plus souvent, ne seront vues de personne. Tout est donné à voir, rien n'est regardé. En parallèle de cette abondance, la vidéo-surveillance est graduellement devenue source de matériau vidéographique. À ce titre, le film *Faceless* (2007) de Manu Luksch³ est exemplaire. Pour réaliser ce court-métrage science-fictionnesque posthumain⁴, l'artiste a obtenu du UK Data Protection Act – au coût symbolique de 10 £ – le

esthétique de l'archive, mais plutôt dans un processus qui serait de l'ordre d'un traitement de l'immatériel, par la captation/projection synchrone et chronologique du flux visuel. Il est fascinant de penser qu'une captation visuelle, d'un point de vue, disons, physiologique, signifie de regarder et que, finalement, voir les choses est un moyen de les enregistrer en nous, dans notre mémoire, pour ensuite les retourner vers l'extérieur, interprétées à travers non seulement le regard et la pensée, mais tout le corps, tout le corps par où passe l'expérience des choses. Ce qui se trouve ainsi perçu s'inverse simultanément en un écran qui reçoit – qui est – en sa surface notre expérience du monde visible. C'est aussi, en quelque sorte, un circuit fermé qui nous appartient en propre. Pour reprendre les termes de l'artiste, dans la récente publication *Le cosmos dans lequel je suis* portant sur la genèse du projet, il s'agit de découvrir « la bienveillante profondeur du monde »⁶ à travers un système qui, renversant l'évocation d'un univers de paranoïa policière et autre suspicieuse surveillance,

NOTES

- 1 Situé à Sherbrooke, Sporobole – auparavant Galerie Horace (et bien avant encore le RACE, Regroupement des artistes des Cantons de l'Est) – est un centre en art actuel qui s'est renouvelé de manière tout à fait formidable ces dernières années.
- 2 Il s'agissait plus exactement de la « Sculpture vidéo-cinétique#1 ». Documentation vidéo de « Radiant » : www.vimeo.com/17277683.
- 3 On a pu voir *Faceless* de Manu Luksch (UK) à Montréal, du 10 janvier au 23 février 2008, dans le cadre de l'exposition collective *Fonction/Fiction*, présentée à Dazibao, sous le commissariat de Vincent Bonin et France Choinière.
- 4 Synopsis de *Faceless* : « *In a society under the reformed "Real-Time" Calendar, without history nor future, everybody is faceless. A woman panics when she wakes up one day with a face. With the help of the Spectral Children she slowly finds out more about the lost power and history of the human face and begins the search for its future.* » [www.ambienttv.net/content/?q=facelessthemovie]
- 5 CCTV (*Closed-Circuit Television*) désigne un système de caméras vidéo fonctionnant en circuit fermé, notamment utilisé pour la vidéosurveillance dans l'espace public.
- 6 Pascal Dufaux, *Le cosmos dans lequel je suis*, J'ai Vu, 2010, p. 23 (coll. Livres d'artistes)

NATHALIE BACHAND est en charge du développement pour *Elektra*, festival international d'arts numériques. Elle a dirigé un projet de publication soulignant les dix ans d'*Elektra, Angles Arts numériques* (2009), comprenant des textes de Daniel Canty, de Vincent Bonin et de Grégory Chatonsky, et a contribué au collectif d'auteurs *Tactiques insolites* : vers une méthodologie de recherche en pratique artistique (2004). Elle détient une maîtrise en arts visuels et a complété une scolarité de doctorat en études et pratiques des arts de l'UQAM. Actuellement membre des conseils d'administration du Centre des arts actuels Skol et du CQAM (Conseil québécois des arts médiatiques), elle siège sur le comité de programmation du Studio XX, collabore au comité de rédaction de la revue *Inter, art actuel* et écrit, notamment sur les arts visuels et médiatiques.